

# La première traduction française du Capital\*

Jean-Pierre Lefebvre, maître-assistant à l'École normale supérieure

\* Extrait de l'introduction à la nouvelle traduction du livre I du *Capital* (à paraître en septembre 1983 aux Editions Sociales/Messidor).

1. K. Marx, *Manuscrit de 1857-1858*, — *Grundrisse* (Editions Sociales, Paris 1980), 2 volumes.

2. K. Marx, *Contribution à la critique de l'Economie politique* (Editions Sociales, Paris, 1972).

3. K. Marx, *Manuscrit de 1861-1863* (Editions Sociales, Paris, 1979) Cahiers 1 à 5.

La traduction française du Livre I du *Capital* fut la seconde traduction de cet ouvrage, après la traduction russe de Danielson, Lioubavine et Lopatine, parue en 1872. Ce fut aussi la dernière traduction parue du vivant de Marx. Les traductions suivantes sont, dans l'ordre chronologique : la version polonaise (1884-1890), danoise (1885), espagnole (1886 par Pablo Correa y Zafrilla), italienne (1886 par Gerolano Boccardo) et enfin anglaise (1887 par Samuel Moore, E. Aveling et Engels). C'est, enfin, la seule traduction dont il ait assuré la révision.

L'histoire de cette traduction et de cette révision fut une épreuve particulièrement pénible pour Marx, qui désirait intervenir avec *Le Capital* dans les débats théoriques et politiques français, fortement marqués par l'héritage de Proudhon, dans un pays où l'Internationale était plus concrètement organisée que partout ailleurs et dont la capitale s'était « mise en Commune ». *Le Capital*, en France, c'était en quelque sorte l'épilogue d'un long débat théorique et politique commencé en langue française vingt années plus tôt avec la première polémique contre Proudhon, réengagé en 1857 au début des *Grundrisse*,<sup>1</sup> et indéfiniment repris dans les ré-écritures successives des premiers chapitres sur la Marchandise et l'Argent.

## Les premiers traducteurs pressentis

Dès 1862, alors que *Le Capital* n'existait encore que sous la forme provisoire des deux chapitres publiés de la *Contribution à la critique de l'économie politique* (parue en 1859 chez Duncker)<sup>2</sup> et d'un premier brouillon du futur Livre I, contenu dans les cinq premiers cahiers du Manuscrit de 1861-1863,<sup>3</sup> Marx s'était déjà inquiété de trouver un traducteur pour en préparer une version française. Ce projet fut différé de cinq ans jusqu'au jour où la suite de cette *Contribution* fut enfin sous presse. Le 1<sup>er</sup> mai 1867,

depuis Hanovre où il séjournait après avoir porté lui-même le manuscrit du Livre I du *Capital* à l'éditeur hambourgeois Meissner, Marx « prit la liberté » de s'adresser personnellement à Ludwig Büchner, « n'ayant pour seule excuse que la confiance qu'il mettait en lui, en tant qu'homme de science et qu'homme de parti ».

Ludwig Büchner était à cette époque plus célèbre que son frère aîné Georg, mort en 1837, dont les œuvres dormaient encore dans les placards de l'oubli, et dont Marx ignorait sans doute l'existence. Il était surtout connu pour ses ouvrages de physiologie et de physique, définitivement marqué comme ennemi de la religion et défenseur des thèses darwinistes en Allemagne. Il est tout à fait significatif que Marx se soit d'abord adressé à lui pour trouver un traducteur, au nom de la double connivence des hommes de science et des hommes de parti. Il n'est pas exclu que Marx, sous la demande explicite de renseignements concernant la traduction d'un ouvrage allemand en français, ait également recherché un contact avec l'éditeur de Büchner, qui n'était autre que le célèbre G. Baillièrre, l'autorité de l'époque en matière d'édition philosophique, le seul, avec Ladrangé, à éditer en français des œuvres de Hegel (dans des traductions de Bénard et Véra). Le dernier argument de la lettre de Marx est tout à fait révélateur du « contenu » de son impatience à voir l'ouvrage traduit. Il faut croire qu'il était censé parler également à Ludwig Büchner : « Je considère qu'il est de la plus grande importance de débarrasser les Français des conceptions fausses sous lesquelles Proudhon, avec son idéalisation de la petite bourgeoisie, les a ensevelis. Au récent Congrès de Genève, et dans les relations que j'ai entretenues en tant que membre du Conseil général de l'Association internationale des travailleurs avec la section parisienne on se heurte sans cesse aux conséquences les plus répugnantes du proudhonisme ».<sup>4</sup> Il ne semble pas que Büchner ait donné une quelconque suite à cette demande. Dès le mois de novembre 1867, ayant été informé par Victor Schily que Moses Hess voulait tout à la fois faire une recension favorable du *Capital* dans le *Courrier français*,<sup>5</sup> et en commencer la traduction en collaboration avec un Français, Marx changea d'hypothèse de travail. Schily engagea des négociations avec Elie Reclus, frère du célèbre géographe Elisée Reclus. Celui-ci donna son accord et se mit au travail, mais il mit assez rapidement un terme à cette entreprise pour des raisons qui tenaient sans doute à la conception même de la version française (Moses Hess, qui s'était rapproché de Marx à la fin du Second Empire, était plutôt favorable à un résumé en français), au fait que Reclus demandait trop cher,<sup>6</sup> et enfin à ses liens trop étroits avec les Bakouninistes. Cette hypothèse dura néanmoins jusqu'au début de l'année 1869. Dès la fin du même mois de novembre 1867, Engels avait d'ailleurs conseillé à Marx d'être prudent avec le « vieux Moses » et avec le *Courrier français*, qui était « proudhoniste ». Dans la lettre à Victor Schily<sup>7</sup> où il met en œuvre ce projet et ces conseils, Marx ajoute d'ailleurs tout un argument pour qu'on fasse précéder les extraits éventuellement traduits par Moses Hess d'une introduction préalable sur la théorie de la valeur, « parce que Proudhon a semé la confusion dans les têtes sur ce projet... ». Parallèlement, d'autres solutions furent encore envisagées.

La première se situe au début de l'année 1868 et concerne un ami de Johann Philipp Becker, un Polonais nommé Jozef Cwierciakiewicz (1832-1869), insurgé de 1863, émigré à Genève et

4. *Correspondance Marx-Engels* (Editions Sociales, Paris, 1982), volume 8, p. 371.

5. Une partie de cette recension se trouve dans le fonds posthume de Moses Hess, publié par E. Silberner in *Archiv für sozialgeschichte* (Amsterdam, 1966-1967), vol. VI, VII. Voir aussi la lettre de Victor Schily à Marx du 7 février 1868 et de Marx à Engels du 4 août 1868.

6. Il voulait entre 3.000 et 4.000 F., sans compter ce qu'il aurait fallu payer à Moses Hess. (Marx à Engels, le 2 février 1868).

7. Lettre de Marx à V. Schily du 30 avril 1868.

8. Lettre de Marx à P. Lafargue du 15 février 1869.

9. Marx à Lafargue du 18 octobre 1869.

10. Marx à Lafargue du 28 février 1872.

11. Lettre de Jenny Marx (fille) à Kugelmann du 30 octobre 1869.

12. Lettre de Anna Corvin-Krouvoskaia à Marx du 12 novembre 1872 citée in Anna Uroieva, *Une œuvre éternelle*, Moscou 1969, p. 130. (On se reportera à cet ouvrage pour ce qui concerne l'imprimeur et les éditions successives du *Capital*).

membre de l'Internationale. Il s'était proposé lui-même et semblait pouvoir trouver des éditeurs à Genève. Marx ne prit cette proposition au sérieux que dans l'espoir de faire pression sur Moses Hess pour qu'il travaille le plus vite. Il fit répondre poliment par son épouse Jenny à Becker que l'opération était entre les mains de Victor Schily, à qui elle envoyait la proposition de Cwierciakewicz.<sup>8</sup>

La seconde intervient à la fin de l'année 1868 et concerne Clémence Royer (1830-1902), journaliste associée au *Journal des économistes* et surtout auteur de la première traduction française de *l'Origine des espèces* de Darwin (avec une préface de quarante-cinq pages, Paris, 1862). Lafargue rencontra Clémence Royer en décembre 1868 et dissuada Marx de l'engager pour ce travail. Il y a peut-être un lien entre cette tentative et la tentative Büchner.

La dernière solution non retenue fut beaucoup plus sérieuse. En octobre 1869 Marx confia la traduction du *Capital* à Charles Keller (1843-1913), citoyen suisse, membre du Conseil Fédéral parisien de l'Internationale. Keller traduisait de la littérature médicale pour l'éditeur Baillière. Il semble que d'octobre à décembre 1869 il ait traduit les trois premiers chapitres de la première édition allemande. Ce travail donna lieu à des échanges d'opinion intéressants sur la traduction de plusieurs termes.<sup>9</sup> Keller avait certaines intuitions fécondes (par exemple il proposait *survaluation* pour *Verwertung*) mais il percevait mal la dimension philosophique de concepts importants, par exemple celui de *Prozess*, que Marx lui déconseille de traduire par *Phenomena* lui suggérant plutôt *procès*, ou à la rigueur *mouvement*, de manière systématique. Il avait traduit, si l'on en croit Laura Marx, près de quatre cents pages en avril 1870, dont une partie aurait même été composée.<sup>10</sup> Mais deux ans plus tard, s'enquérant de ce travail, Marx n'entendit plus parler que de deux cents pages. De toute façon, Keller interrompit de lui-même la traduction du *Capital* pour celle du *18 Brumaire*, ouvrage plus directement politique, puis il prit une part active à la Commune, fut blessé en octobre 1871 sur les barricades, partit pour Bâle, où il comptait encore rédiger un résumé du *Capital*, et finit par rejoindre les Bakouninistes, tout en restant en contact avec la famille Marx, qui conservait une grande sympathie pour ce jeune homme très attachant, enthousiaste, intelligent et pauvre.<sup>11</sup> Charles Keller publia ultérieurement, sous le pseudonyme de Jacques Turbin, plusieurs recueils de poésie ouvrière : *Du fer*, 1897 ; *A l'oreille*, 1899 ; *La grève générale*, Nancy 1906 ; *L'action directe*, 1907 ; et *Marchons à la bataille*, 1908.

Signalons enfin, avant l'ultime et bonne tentative, l'existence d'un début de traduction du Livre 1 du *Capital* dû à Victor Jaclard (1843-1903) et à son épouse Anna Corvin (1843-1889). Jaclard était un jeune étudiant en médecine d'opinions blanquistes, qui vivait de leçons particulières. Il participa à la Commune et le manuscrit de sa traduction tomba, avec d'autres papiers, entre les mains de la police versaillaise. Cette traduction avait été commencée à partir de la première édition allemande et il semble qu'elle ne fût pas assez fiable pour intéresser Marx. Mais le fait que Marx ait cherché à se la procurer vers la fin de l'année 1872, plusieurs mois après que Royer eut commencé son propre travail, et après la parution du premier fascicule de l'édition imprimée,<sup>12</sup> est sans doute révélateur des difficultés qu'il avait avec le travail de ce dernier.

La recherche d'un traducteur et les rapports avec celui-ci changèrent de nature lorsque Marx apprit qu'il avait un éditeur en la personne de Maurice La Châtre.

## L'éditeur La Châtre

La personnalité politique et individuelle de Maurice La Châtre n'a pas été sans influence sur les destinées de l'édition française du *Capital*. Né d'un colonel baron d'Empire qui lui avait légué ce titre et la vocation des armes, La Châtre (1814-1900) fit l'École de Saint-Cyr, mais son goût des voyages et de la politique lui fit abandonner bientôt la carrière des armes. Après avoir ouvert sans autorisation une école Saint-Simonienne qui lui valut une première condamnation, il fonda à Paris en 1843 une librairie et maison d'édition, qui publia successivement une scandaleuse *Histoire des papes : crimes, meurtres, emprisonnements, parricides, adultères, incestes depuis Saint-Pierre jusqu'à Grégoire XVI*, puis les *Mystères du peuple* d'Eugène Sue et *Les crimes célèbres* d'Alexandre Dumas. Après 1848 il ne fut plus qu'éditeur et publia un volumineux *Dictionnaire universel* d'inspiration progressiste et anti-cléricale, dont les articles Socialisme, Allemagne, Philosophie, Panthéisme, etc. expriment une parenté idéologique assez perceptible avec les révolutionnaires des années 1840-1860. Ce dictionnaire subversif lui valut d'être condamné par contumace à la prison par la justice de Napoléon III. Dans la même période il avait fondé en Gironde une commune phalanstérienne modèle. Il se réfugia en Espagne, puis revint à Paris diriger la Librairie Internationale à partir de 1864 et participer à la rédaction de plusieurs feuilles révolutionnaires, dont *l'Espion*, *La Cigale*, et surtout *Le Combat* de Félix Pyat (pendant le siège de 1870) et *le Vengeur*. Activement recherché par les Versaillais pour sa participation à la Commune (comme capitaine dans le quatrième bataillon fédéré) il échappa de peu à une exécution sommaire assurée (son caissier fut fusillé)<sup>14</sup> et s'enfuit en Espagne, à San-Sébastien, où le rencontra Paul Lafargue, le gendre de Marx. Il demeura en Espagne jusqu'en 1874, puis émigra dans d'autres villes d'Europe, en Belgique, en Suisse, à San Rémo, revint à Paris en mai 1879 à la faveur des mesures de grâce et fut enfin négociant en vin à Bordeaux : sacré bonhomme.

C'est donc en Espagne que fut négociée entre Lafargue et La Châtre la première édition française du *Capital*, en décembre 1871.<sup>15</sup> La Châtre ne connaissait pas Roy.

La Châtre était un sympathique aventurier, d'esprit aristocratique, sincère dans ses convictions révolutionnaires, mais aussi un libraire un peu maniaque, doublé d'un homme d'affaire exigeant. En particulier, il s'efforçait d'obtenir les conditions d'investissement les plus avantageuses et Lafargue dut négocier durement pour obtenir que Marx n'ait que deux mille francs de participation à avancer pour la publication de l'ouvrage. Marx fit encore modifier quelques clauses du contrat initialement prévu, et le contrat définitif ne fut vraisemblablement signé qu'en février 1872, Lafargue attendant même le mois de mai de la même année pour payer les deux mille francs d'avance convenus.

La question du traducteur fut donc semble-t-il réglée avant celle du contrat, puisque dès le mois de décembre 1871 Marx

13. Voir entre autres *Dictionnaire Biographique du mouvement ouvrier de J. Maitron*. Voir également E. Bottigelli, La première traduction française du *Capital*, in *Cahiers de l'Institut Maurice Thorez*, 1972, n° 28.

14. Voir lettre de La Châtre à Marx du 29.11.1872. Les lettres de M. La Châtre et de J. Roy à Marx ne sont pas encore publiées. Nous en citons des extraits d'après les copies qui ont été gracieusement mises à notre disposition par l'IMEL.

15. Lettre de Longuet à Marx du 13 janvier 1872, citées in *Essai d'histoire de la naissance et du développement du marxisme*, p. 376. Voir aussi Jenny Marx à Kugelmann du 22 janvier 1872.

16. D'après Anna Corvin, ouvrage cit. p. 130.

17. Voir lettres de Keller à Léo Frankel du 12 octobre 1871, Keller à Marx du 12 octobre 1871 et 2 décembre 1871.

18. Longuet à Marx du 13 janvier 1872.

19. Jenny Marx à Kugelmann du 22 janvier 1872.

19 bis. : Renseignements biographiques fournis par Michel Espagne et Jacques Grandjonc.

envoyait à Roy le manuscrit à traduire et qu'à la fin de février 1872 il le pria d'envoyer directement les parties finies à Paris.

Toutes ces décisions furent prises dans des conditions de hâte, sinon de précipitation, seulement tempérées par la lenteur des postes : il n'y avait pas le téléphone entre Londres, Bordeaux, Paris, Madrid, et San-Sébastien. Il semble que le nom de Roy eût déjà été suggéré une première fois à Paul Lafargue par Ludwig Pfau, journaliste et poète ami de Feuerbach, que Lafargue avait rencontré à la Foire universelle de 1867.<sup>16</sup> Ludwig Pfau, qui trouvait le *Capital* hors de portée de ses propres compétences de traducteur, lui aurait alors conseillé de s'adresser à Joseph Roy qui avait publié, quelques années auparavant, en 1864, deux volumes d'œuvres de Feuerbach et avait projeté d'en traduire un troisième auquel il aurait joint une présentation de la pensée de l'auteur.

Pendant tout le mois de décembre 1871, Marx tenta de reprendre contact avec Keller,<sup>17</sup> toujours censé faire le travail et l'avoir même largement avancé, mais il ne fut peut-être pas fâché de ne pouvoir continuer à travailler avec lui dans la mesure où Keller avait travaillé sur une édition du *Capital* que la seconde édition alors en cours de réalisation rendait relativement « périmée », notamment pour la partie déjà traduite, c'est-à-dire le début de l'ouvrage. En tous cas, les contacts avec Roy avaient été noués par Charles Longuet<sup>18</sup> et sans doute Edouard Vaillant, en exil à Londres et ami de longue date de Joseph Roy, selon qui Roy aurait commencé à traduire le *Capital* pour lui-même, ainsi qu'il avait fait pour Feuerbach. Le 18 décembre 1871 on était encore dans la double hypothèse — Marx écrit à Laura Lafargue : « Le traducteur français traduira naturellement mieux l'édition allemande révisée. Je lui enverrai la vieille édition avec les modifications ajoutées. Mömchen cherche à dénicher le lieu où réside Keller... si on n'arrive pas à le trouver, l'homme adéquat sera le traducteur de Feuerbach ». Les renseignements sur Keller durent suivre de peu l'envoi de cette lettre, puisque dès la fin du mois de décembre Marx envoya à Joseph Roy le manuscrit corrigé de la seconde édition allemande jusqu'à la page 280.<sup>19</sup>

## Joseph Roy

De ce Joseph Roy, nous n'avons longtemps rien su, et ne savons toujours que peu de choses. Ce peu de choses est sans doute dû en partie, au peu de cas que fit Marx, ultérieurement, de son traducteur, à la distance polie avec laquelle il le traita. Joseph Roy n'entra jamais dans la « famille ».

Il était né le 12 septembre 1830 à Blaye<sup>19 bis</sup> (Gironde), de François Roy, boulanger, et de Marie Gazon. C'était un rural aquitain de pure souche (Roy est l'un des patronymes les plus répandus dans la région). Après des études secondaires au cours desquelles il rencontra peut-être Auguste Rogeard, professeur à Blaye en 1843 et futur ami et collaborateur d'Edouard Vaillant et Charles Longuet, il obtint le grade de bachelier ès lettres et ès sciences, vraisemblablement aux environs des années 1850. Il semble qu'il ait commencé à traduire les œuvres de Feuerbach en 1861, et que deux ans plus tard, au début de l'année 1863, il ait été condamné à deux mois de prison et mille francs d'amende pour des activités journalistiques jugées subversives par les gar-

diens du régime de Napoléon II.<sup>20</sup> Roy était un ami d'Edouard Vaillant, et c'est celui-ci, alors jeune ingénieur centralien de 24 ans, qui lui servit d'intermédiaire auprès de Feuerbach.<sup>21</sup> Les deux hommes semblaient unis par une communauté d'esprit progressiste aux contours assez larges : ils admiraient Proudhon, Feuerbach, Littré. A la mort de Proudhon Edouard Vaillant écrit à Feuerbach<sup>22</sup> que Roy l'avait prié d'aller porter l'*Essence du christianisme* à Proudhon, et que celui-ci lui aurait fait ultérieurement grand éloge de Feuerbach et de la traduction de Roy. Nous avons dit que Roy voulait rédiger un exposé de la pensée de Feuerbach.<sup>23</sup> De la même façon, en 1880, il semble qu'il ait écrit pour *La Justice* deux articles sur Littré, dont Marx pensait qu'ils dépassaient tout ce qui avait été publié antérieurement sur ce sujet.<sup>24</sup> Littré représentait pour Vaillant et Roy le versant révolutionnaire récupérable, parce qu'anti-religieux, du positivisme.<sup>25</sup>

Dans toute cette période apparaissent déjà quelques traits de Joseph Roy qui se confirmeront dans celle de la traduction du *Capital*.

En premier lieu, Joseph Roy disparaît parfois sans laisser d'adresse et ses correspondants ont des difficultés à le retrouver.<sup>26</sup> Le 8 janvier 1865, il écrit ainsi à Feuerbach : « Pendant ces deux mois, pour échapper à des ennuis de toutes sortes, j'ai vécu comme un sauvage, le fusil à la main dans les marais et dans les bois. L'inconscience du temps a été chez moi si grande que j'ai oublié tout, même les devoirs de la plus simple et de la plus agréable politesse, mais je ne veux pas vous rendre compte de choses qui ne vous intéresseraient guère... ». Il a déjà des problèmes avec le courrier, qu'il semble ne pas toujours recevoir facilement.

Ensuite il est très méfiant avec les éditeurs. Enfin, il promet parfois des délais de livraison qu'il ne tient pas. En particulier le troisième volume d'œuvres de Feuerbach ne verra pas le jour.<sup>27</sup>

Entre le temps de sa correspondance avec Feuerbach et la fin de l'année 1871, il semble que Roy ait projeté de voyager en compagnie d'Edouard Vaillant, qui était venu commencer des études de médecine à Heidelberg,<sup>28</sup> où se trouvait également Rogeard, ainsi qu'un dénommé Rey. Le voyage prévu par les quatre hommes chez Feuerbach au printemps 1868 ne put cependant avoir lieu.<sup>29</sup> A la fin de l'année 1869, Vaillant, de retour à Tübingen après une année passée à Vienne, transmet encore les compliments de « ses amis Rogeard, Rey, Roy et bien d'autres, qui vous aiment sans personnellement vous connaître ». Après cela c'est le retour à Paris, la Commune, l'exil à Londres. Les quelques indications fournies par cette correspondance suggèrent que Roy a eu la possibilité d'aller en Allemagne pendant cette période, et qu'il était très proche d'hommes engagés dans le mouvement révolutionnaire.<sup>29 bis</sup> C'est sans doute par leur intermédiaire que Longuet, qui avait bien connu Rogeard à la rédaction de la revue *Rive gauche*<sup>30</sup> entreprit de joindre Roy en décembre 1871.

Pendant la période de travail au *Capital*, Roy habita plusieurs adresses successives à Bordeaux. Il n'avait pas d'emploi fixe et vivait, outre les mille cinq cents francs de la traduction, de petits travaux divers, dont des leçons particulières. C'est seulement en 1876 que les archives du Rectorat de Bordeaux signalent son emploi comme professeur d'anglais et d'allemand au collège de Blaye, pour un salaire annuel de mille cinq cents francs. Entre-temps, il avait épousé Elisa Viroben, une fille de Carcassonne, ce

20. : Edouard Vaillant à Feuerbach le 17 février 1865. Lettres à Feuerbach communiquées par Universitätsbibliothek, Munich.

21. E. Vaillant à Feuerbach le 6 mai 1864.

22. E. Vaillant à Feuerbach le 17 février 1865.

23. Joseph Roy à Feuerbach le 8 janvier 1865.

24. Jenny Longuet à Charles Longuet le 31 octobre 1880 et Charles Longuet à Jenny, in *Les filles de Marx*, Paris 1979, p. 167. Roy avait également promis un article sur le *Capital* pour cette revue.

25. E. Vaillant à Feuerbach le 16 juin 1865.

26. E. Vaillant à Feuerbach le 12 août 1865.

27. E. Vaillant à Feuerbach le 27 octobre 1866.

28. E. Vaillant à Feuerbach le 27 octobre 1866.

29. E. Vaillant à Feuerbach le 22 décembre 1867 et le 22 mars 1868.

29 bis. Voir la biographie de Rogeard dans le *Dictionnaire biographique* de Maitron et le dictionnaire Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle.

30. Marx à Engels le 15 janvier 1866 ; Marx à Arton Philopps le 18 mars 1866. Dans une lettre à Feuerbach du 17 février 1865, E. Vaillant la signale comme « revue des étudiants républicains de Paris ».

31. Marx à Engels le 21 août 1882.

32. Paul Lafargue à Engels le 27 février 1885.

32 bis. Correspondance Engels-Lafargue, Tome III, p. 301).

33. Karl Marx, *Misère de la philosophie* (Trier, 1982), introduction de Hans Pelger.

qui lui avait causé des conflits avec sa famille, et eu un premier enfant au début de 1873. Il ne rencontra Marx qu'une fois, beaucoup plus tard, en août 1882, alors que celui-ci faisait escale chez son gendre Longuet à Argenteuil, avant de partir pour Lausanne.<sup>31</sup> Dans la lettre à Engels où il évoque cette rencontre inopinée, Marx parle de Roy comme d'un importun à qui il a dû par politesse faire la conversation dans le jardin, où il a attrapé froid. Trois ans plus tard, Paul Lafargue le rencontra à son tour pour la première fois : Roy venait alors de perdre la place qu'il avait au ministère (on ne sait pas de quel ministère il s'agissait), mais il se tenait au courant de la publication de la suite du *Capital*. Il aurait fait état à Lafargue de son désir de traduire le *Livre II* du *Capital* et d'en faire l'introduction, ainsi que de la possibilité qu'il avait de trouver un éditeur.<sup>32</sup>

Puis on perd la trace de Joseph Roy : il semble qu'il ait traduit — selon Engels — les chapitres V et IX de *l'Origine de la famille de la propriété privée et de l'Etat*, parus en été 1893 dans le numéro 2 de l'hebdomadaire socialiste *l'Ere nouvelle*.<sup>32 bis</sup>

Il meurt le 29 décembre 1916, veuf, en son domicile, 43, rue Rambuteau à Paris. La fiche de décès précisa sa profession : interprète.

Les raisons de la distance de Marx à son égard sont assez simples : après avoir cru trouver in extremis en Joseph Roy la perle rare longuement recherchée, capable de traduire de l'allemand et de l'anglais, travaillant vite, n'étant pas gêné dans ce travail par les retombées d'activités politiques liées à la Commune, enfin, initié aux arcanes de la traduction des textes néo-hégéliens, Marx fut cruellement déçu. L'enthousiasme des premiers jours fut de courte durée : il ne résista pas aux premières relectures systématiques faites par Marx, ses proches et amis francophones de Londres, et l'éditeur.

## Des rapports difficiles

On aborde ici une question rarement abordée et relativement délicate. Du jour où parut la première livraison de la traduction française sous la signature de Joseph Roy, il n'était plus possible de faire machine arrière et de partir en quête d'un autre traducteur sans risquer de compromettre toute la suite des opérations, d'autant que les normes de qualité en matière de traduction étaient encore assez élastiques : les traductions du XIX<sup>e</sup> siècle sont en général assez éloignées du texte original, même pour les textes philosophiques pourtant plus rigoureux par définition. Marx aurait pu s'en convaincre en comparant lui-même la traduction de Feuerbach assurée par Roy en 1861-1864 et celle qu'avait publiée Ewerbeck dès 1850. Mais il est vraisemblable que l'aptitude même à juger dans le détail ne vint à Marx qu'après l'expérience de la traduction du *Capital*, malgré l'expérience déjà ancienne de la version française de *Misère de la philosophie*.<sup>33</sup> Plus généralement, on peut avancer que l'activité de Marx et Engels en matière de traduction dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> constitue un moment majeur de l'histoire générale de la traduction des textes philosophiques, marqué par la quantité et la diversité des traductions alors entreprises sous l'égide de l'Internationale et par une volonté de précision et de rigueur fondée sur le

choix stratégique de la cohésion idéologique nécessaire au mouvement ouvrier.

La version publiée ne nous donne qu'une idée indirecte de ce que pouvait être le manuscrit de Joseph Roy, puisque celui-ci a été corrigé par Marx, et sans doute par d'autres lecteurs interrogés à l'occasion par lui, notamment Longuet, qu'il alla consulter à Oxford en novembre 1872, Lafargue, Edouard Vaillant, Jenny Marx.<sup>34</sup> Il ne fait en tous cas aucun doute que les corrections de Marx sont allées le plus souvent dans le sens de l'amélioration, comme on peut en juger par quelques exemples de corrections manuscrites de Marx reportées sur l'exemplaire dédicacé de la première livraison, offert à Lissagaray.<sup>35</sup>

On n'a pas trouvé à ce jour les pièces essentielles (manuscrits et épreuves) qui permettraient d'estimer l'ampleur et la nature des corrections et de la réécriture qui échurent à Marx. Manquent aussi les lettres de Marx à Joseph Roy. En revanche les lettres de Roy et La Châtre à Marx ont été conservées. Elles fournissent de nombreuses indications intéressantes sur les conditions de vie et de travail de Joseph Roy, sur le rythme et les problèmes de la traduction du Livre I, sur les conceptions éditoriales et les opinions politiques de Maurice La Châtre. Comme elles ne sont pas encore accessibles au public sous forme imprimées, nous en donnons ci-dessous une rapide description, dans un ordre chronologique.

La première lettre de Roy à Marx<sup>36</sup> est datée du 2 février 1872 et répond avec un peu de retard à deux envois successifs de Marx qui lui avait fait parvenir en décembre 1871 une copie manuscrite du début de la deuxième édition du *Capital*, en cours d'impression, et qui lui annonçait la signature du contrat avec l'éditeur La Châtre. Roy y déclare à Marx qu'il lit sans difficulté son écriture et qu'il n'est pas nécessaire de lui faire parvenir les épreuves allemandes. Le ton de la lettre est assez optimiste quant à la difficulté du travail. Roy propose même à Marx d'envoyer directement le manuscrit de sa traduction à l'imprimeur : « Vous corrigerez plus facilement sur les épreuves s'il y a à corriger... ».

Par la suite, il est assez probable que Roy travailla d'après les épreuves. Marx commença la révision de la deuxième édition allemande en mars-mai 1872, le tirage ayant commencé (trois mille exemplaires) en mars. Le 10 avril 1872 Marx envoyait à Meissner le placard quarante deux de la deuxième édition et fin juin la relecture des épreuves était terminée. Les premiers exemplaires arrivèrent en juillet 1872, en même temps que les épreuves des premières livraisons françaises, mais l'édition reliée de l'ensemble ne fut achevée qu'en mai 1873.

Au reçu de cette lettre, Marx envoya le texte du contrat à La Châtre, qui y répondit dès le 17 février<sup>37</sup> en demandant que Lafargue se mette en rapport avec le traducteur pour que le travail commence immédiatement. Le ton de La Châtre était solennel et invoquait la grande fraternité des proscrits ; La Châtre incitait aussi Marx à la plus grande prudence : il fallait tenir secret le fait qu'une traduction française du *Capital* était en cours. Lui-même écrivait sous un nom d'emprunt (Señor Leconte, San Sebastian, España), et plus tard ses lettres à Marx seront adressées sous couvert de Mrs. Burns.

Dans la lettre suivante La Châtre revient avec insistance sur ces trois points, avant d'aborder la question de la traduction proprement dite. Instruit sans doute par l'expérience et ne connaissant pas le traducteur, il propose une procédure inverse de celle

34. Engels à Sorge le 16 novembre 1872 et le 21 décembre 1872.

35. Voir : Korrekturen und Randnoten von Karl Marx zu *le Capital*, 1<sup>ère</sup> livraison, 1872, par Hans Pelger et Jacques Grandjonc (Trèves, 1983).

36. Joseph Roy à Marx le 2 février 1872.

37. La Châtre à Marx le 17 février 1872.



38. La Châtre à Marx le 12 mars 1872. Voir aussi E. Bottigelli, *La première édition...* op. cit. p. 14 et BMEF, tome 6, 1980, article de Liselotte Hermann et Marion Steffensen.

39. Joseph Roy à Marx le 14 mars 1872.

40. La Châtre à Marx le 29 avril 1872.

qu'avait suggérée Joseph Roy : celui-ci enverra son manuscrit non à l'imprimeur Lahure à Paris, mais à Marx à Londres, « afin que vous puissiez revoir le texte français et vous assurer que la traduction a bien rendu vos pensées ». De la même façon il explique qu'il paierait le traducteur une fois que les livraisons seraient faites sur épreuves, après le « bon à tirer » donné par l'auteur. Le prix convenu était de mille cinq cents francs pour l'ensemble du volume.

Marx reprit contact avec Roy, qui s'impatientait de n'avoir de nouvelles ni de lui, ni de Longuet,<sup>38</sup> et avait, en attendant plus de précisions, interrompu la traduction. La communication ne fut pas nécessairement rétablie par une lettre de Marx. Il se peut que Lafargue s'en soit chargé. Roy lui répondit dans une deuxième lettre qui est particulièrement intéressante à deux points de vue.<sup>39</sup>

En premier lieu, elle contient des considérations assez pertinentes de Roy concernant la traduction et le caractère plus systématique de la terminologie allemande : « Le français, en raison de la provenance du latin, contient une foule de mots sans analogie pour l'oreille et pour l'œil, bien que le sens qu'ils expriment soit analogue. Il en résulte que les rapports entre les idées ne se retrouvent pas dans le langage, et à ce point de vue, l'allemand est bien supérieur » ; Roy poursuivait en expliquant que l'allemand supportait beaucoup mieux la répétition que le français, « où l'on ne peut placer les mots aussi facilement qu'on voudrait », et concluait en demandant à Marx de faire relire le début de la traduction (préfaces et premier chapitre) par son ami Edouard Vaillant, en qui, semble-t-il, il avait grande confiance et qui connaissait bien l'allemand. Il annonçait en même temps qu'il allait relire la traduction faite et l'envoyer à La Châtre, au rythme de soixante pages tous les dix jours.

Le second aspect intéressant de cette lettre est une remarque à propos des notes sur Proudhon dans la première lecture : « Je ne crois point que les notes sur Proudhon feraient tort à votre livre au point de vue de la vente ; mais je les modifierai cependant dans le sens que vous m'avez indiqué pour une autre raison. Dans la place qu'elles occupent, elles frapperaient désagréablement le lecteur parce qu'il ne les comprendrait pas bien. Au début de votre livre, et en ayant à peine saisi les prémisses, il aurait l'esprit à la torture, et chercherait plutôt des raisons pour vous contredire immédiatement... Les quelques pages qui précèdent ces notes ne suffisent pas pour en faire comprendre le sens. Je suppose naturellement des lecteurs qui ne connaissent pas votre premier ouvrage et le nombre en France en est grand ».

Roy sollicitait son expérience du public français... mais aussi sa propre expérience : il était lui-même plein de sympathie pour Proudhon, et n'avait pas encore lu la *Contribution*, dont il semble être question ici.

Il ne fut plus question de Proudhon dans les lettres suivantes. En revanche les problèmes posés par le style de la traduction prirent de plus en plus d'importance quand La Châtre, qui s'était entre temps impatienté de ne voir rien venir, accusa enfin réception, le 29 avril 1872<sup>40</sup> de la deuxième livraison, la première étant retardée à l'imprimerie par la gravure du portrait de Marx. La Châtre fut à ce point surpris par le texte qu'il en expliqua les défauts en affirmant, dans un rajout, que Roy n'était pas Français : « Le traducteur, n'étant pas Français, ne peut connaître la valeur de certains mots de notre langue, et j'ai cru devoir remplacer plusieurs expressions qu'il avait employées dans la Préface

par d'autres plus en rapport avec le sujet traité. Je continuerai ce travail de corrections, si cela vous agrée, cher Maître, et toujours sauf votre révision ».

Il semble que La Châtre ait fait part de son insatisfaction à Roy lui-même, qui dans sa troisième lettre à Marx (le 2 mai 1872)<sup>41</sup> où il annonce son changement d'adresse (du 6 rue Condillac au 33 rue Lafaurie Monbadon à Bordeaux) ainsi que son mariage avec Elisa Viroben en avril, revient sur la question du style de la traduction, après avoir égratigné La Châtre de quelques remarques perfides sur ses manies éditoriales et tous ses « falbalas » : « Je crois que vous ferez bien, il me semble vous l'avoir déjà dit, de communiquer à Vaillant les épreuves des cents premières pages de la traduction de votre livre. Il est bon qu'un autre que vous et moi lise ces pages en français. La traduction est peut-être trop fidèle, je veux dire ne s'écarte pas assez quelquefois de votre texte, conformément au génie de notre langue ; cependant je crois que la lecture n'en présentera pas plus de difficultés que la matière ne le comporte ». Il avait à cette date traduit la première section et se proposait de rédiger un avant-propos de quelques pages que Marx lui avait demandé d'écrire, ainsi qu'une brochure d'une centaine de pages destinées à paraître avec la dernière livraison, encore prévue à cette époque pour un avenir rapproché.

Quelques jours plus tard, le 4 mai 1872,<sup>42</sup> La Châtre revenait à la charge auprès de Marx à propos de la traduction : « Je vous fais passer un petit message d'une lettre que je reçois de Paris (sans doute de Lahure, l'imprimeur) afin que vous puissiez voir que je ne suis pas le seul à trouver le style du traducteur incorrect dans plusieurs passages ». Dans la même lettre, La Châtre évoque une intéressante visite de Vaillant en compagnie de Blanqui (« pauvre et cher Blanqui ! ») au mois de mars de l'année précédente, dans sa « campagne » de Bordeaux, et donne à Marx un avis plutôt négatif quant à l'opportunité de republier son livre sur Proudhon, estimant plus prudent de ne pas attirer l'attention des autorités : « Je vous prie de remettre cette publication à plus tard, quand *Le Capital* sera entièrement paru ». Le lendemain, sans doute inspiré par la lecture du premier chapitre, après des propos très élogieux sur *Le Capital* (« Je bois du lait... ») il expliquait à Marx que même les valeurs d'usage sans prix, comme l'eau, etc. pourraient bien un jour en avoir un, si un quelconque Rothschild décidait d'en acquérir le monopole.<sup>43</sup>

La quatrième lettre de Roy à Marx est datée du 8 mai 1872. Roy se plaint des négligences des typographes, tout en constatant que ses craintes concernant « l'allure » de la traduction s'avèrent moins fondées maintenant qu'il a le texte imprimé des épreuves sous les yeux. Il y émet aussi le vœu, tout à fait légitime chez un traducteur, de recevoir les épreuves avant que Marx ne commence à les corriger. Les remarques de La Châtre et de Marx avaient dû le toucher. Il semble cependant qu'en ce qui concerne Marx elles aient été formulées avec tact et prudence. Le ton était plus direct et agressif dans les lettres de La Châtre à Marx. Dans la lettre du 8 mai 1872,<sup>44</sup> il refuse que Roy fournisse une introduction pour la première livraison, expliquant que celle-ci était composée et que ce qu'il voulait c'était une biographie de l'auteur. Sa lettre, comme beaucoup de suivantes, laisse percevoir une sorte d'animosité à l'égard du traducteur. Marx n'échappait pas au demeurant à l'ire du Señor Leconte ; celui-ci se plaint en particulier que l'auteur ajoute beaucoup trop de corrections, y compris sur les troisièmes épreuves... Le 30 mai,<sup>45</sup> après avoir reçu et

41. Joseph Roy à Marx le 2 mai 1872.

42. La Châtre à Marx le 4 mai 1872.

43. *Ibidem*.

44. La Châtre à Marx le 8 mai 1872.

45. La Châtre à Marx le 30 mai 1872.

46. La Châtre à Marx le 13 août 1872.

47. Marx fit parvenir un exemplaire de la première série à Allsop, Beesly, Collet, Danielson, Dietzgen, Imandt, Keller, La Cecilia, Mongin, Rochat, Theblen, Urquhart, Vaillant, Van der Willigen.

48. La Châtre à Marx le 23 octobre 1872.

49. La Châtre à Lafargue le 23 octobre 1872.

50. Voir Anna Uroieva, op. cit. p. 129.

corrigé les épreuves en deuxième des livraisons trois et quatre, La Châtre se fâche tout net : « J'ai fait prier M. Lahure, l'imprimeur, de changer ses compositeurs et de nous donner des ouvriers plus habiles. Mais les fautes de style et les non-sens proviennent de la traduction ; c'est à tort que le traducteur prétendrait que les ouvriers lisent mal son écriture. Il est certain pour moi que le travail laisse beaucoup à désirer. Pour obvier à cette difficulté, je vous prie, cher Maître de dire à M. Roy de vous envoyer directement sa copie... Je vous adresse sept non-sens dans les deux livraisons corrigées, qui m'ont le plus choqués ; il y en a bien d'autres et les fautes de style émaillent les pages. Votre révision sur le manuscrit du traducteur est *absolument nécessaire* ». Dans toutes les lettres ultérieures concernant la période où Roy travailla à la traduction, c'est-à-dire jusqu'à la fin de 1873, La Châtre ne cessa de revenir sur ces griefs, et Marx finit par reconnaître qu'il avait raison, en tous cas pour les premières livraisons.<sup>46</sup>

Une première phase de l'histoire de cette traduction s'achève avec la parution de la première série de cinq livraisons (une livraison faisait huit grandes pages de deux colonnes chacune, l'ensemble du *Capital* fera quarante-quatre livraisons, soit neuf séries).

Celle-ci intervint le 17 septembre.<sup>47</sup> Entre cette date et le 12 octobre, il y eut cinq cent soixante exemplaires vendus sur le marché libre, indépendamment des huit mille cinq cents exemplaires fournis au journal *Le Radical*. Dès le 23 octobre,<sup>48</sup> La Châtre insistait auprès de Marx pour qu'il remette sans tarder les manuscrits de la traduction révisés et les épreuves corrigées, afin d'éviter un « trou » dans la parution qui pourrait être catastrophique pour la carrière de l'ouvrage en librairie. Le même jour il écrivait à Lafargue, pour l'informer de quelques dispositions à prendre pour se procurer les exemplaires de la première série, et ajoutait quelques lignes concernant Roy : « M. Roy, le traducteur, me donne des explications, dans sa dernière lettre, sur les causes de l'insuffisance de la traduction des premières livraisons, il me parle d'un ouvrage de Hegel qui a paru chez Germer Baillièrre, et qui est *illisible*, me dit-il.

Le texte allemand est parfois intraduisible en français, d'après M. Roy. Malheureusement la même chose se reproduit dans nos premières livraisons du *Capital*, j'avoue ne pas avoir compris le sens de beaucoup de phrases, même après trois lectures attentives. Il me semble que les nuages se dissipent aux livraisons huit et neuf, et que, bientôt, nous entrerons en pleine clarté. — L'important pour nous est de paraître... ».<sup>49</sup>

C'est sans doute à la fin du mois d'octobre 1872 que Marx se décida à demander à Anna Corvin la traduction qu'elle était censée avoir faite du *Capital*. A. Jaclard-Corvin répondit à Marx, le 12 novembre 1872 : « Je suis tout à fait désolée de ne pas pouvoir vous envoyer une traduction que je n'ai pas. La seule que j'ai possédée est tombée entre les mains de la police versaillaise. Elle était du reste faite d'après la première édition et n'aurait pu vous servir ». Anna Corvin collaborait, avec Andrélev, à un organe proudhonien.<sup>50</sup>

Les problèmes allaient, par la suite, changer de nature. Le texte devint sans doute plus compréhensible pour le traducteur, à mesure qu'il avançait, et la traduction n'en fut que plus facile. Les difficultés furent plutôt d'ordre matériel : mauvaises communications avec l'imprimeur, ou entre Marx et Roy, confusions aboutissant parfois à ce qu'on fit deux fois le même travail, silences

prolongés des uns ou des autres. La Châtre se fâcha de nouveau, notamment à l'égard de Roy, en utilisant le paiement comme moyen de pression. Parfois, la lecture de quelques pages lui arrachait un bref cri d'enthousiasme (« Quel magnifique travail vous avez fait. Quel utile livre ! » lettre à Marx du 10 décembre 1872). Ses lettres comportent en outre des commentaires politiques enflammés contre les Versaillais, ainsi que la proposition renouvelée à Marx d'ajouter à une notice biographique rédigée par lui-même sur E. Sûe, une sorte de programme politique en annexe, qui apparemment ne vit pas le jour. Finalement, la deuxième série de cinq livraisons fut publiée le 17 janvier 1873. Le bilan des ventes était catastrophique : « Mon devoir est de vous signaler cet état de choses, cher Maître, pour que vous avisiez à empêcher de semblables désastres. Le livre ne se relèvera que quand il sera terminé, et provisoirement je vais diminuer le chiffre du tirage... ».<sup>51</sup> Il semble qu'au début de 1873 les choses se soient un peu améliorées, La Châtre était plus optimiste : il voyait à l'horizon, outre la quatrième série, poindre la révolution : « Nous avons eu connaissance par une dépêche de Paris, de la proclamation de la République à Madrid.

Ce sera ici la bonne République, — fédérale ! Commune et Fédération !

Un jour peut-être, la République universelle avec la rouge bannière. Votre bien dévoué... ».<sup>52</sup> Répit lumineux de bien courte durée. En mars l'imprimeur poussa un cri d'alarme,<sup>53</sup> dont chaque ligne était soulignée : « *Le Capital* ne marche toujours guère, nous restons toujours sans copie, nous n'avons que des bribes, si nous continuons ainsi, cet ouvrage ne sera pas fini dans dix ans et sa vente sera complètement perdue, car les correspondants se plaignent de la rareté d'apparition de cet ouvrage ». La faute en incombait selon La Châtre au traducteur.<sup>54</sup> Le 16 mars 1873, peut-être contrarié par les malentendus persistants avec Engels au sujet de la biographie de l'auteur, La Châtre propose à Marx d'employer les grands moyens, de menacer Roy de changer de traducteur : « Une somme de sept cents francs a été payée à M. Roy, correspondant à cinq séries de cinq livraisons... je crois qu'il y a vingt et une ou vingt deux livraisons composées, par conséquent l'équivalent à peu de choses près de l'argent versé. Le complément du prix fixé est disponible pour payer le nouveau traducteur que vous choisirez, au cas où M. Roy se refuserait à continuer son œuvre ou serait empêché de faire ce travail... ».<sup>55</sup>

Roy, effectivement, n'avait pas tenu les délais promis, et de surcroît, ayant changé d'adresse (nouvelle adresse : Café Richelieu, place des Quinconces à Bordeaux !) il n'était plus possible de le joindre. Sa réponse à Marx, le 26 mars 1873, est cependant assez émouvante. Il explique qu'il est pauvre, que sa femme a accouché d'une petite fille dans de mauvaises conditions, qu'il a eu de nombreux frais, qu'il doit faire la cuisine et passer du temps à faire autre chose que traduire, et que de surcroît, en tant que traducteur, il est particulièrement mal traité : « Je m'étais engagé à aller plus vite en besogne à condition que l'on me payât à mesure que je livrerais du manuscrit. M. La Châtre m'a répondu que je ne serais payé qu'à mesure que ce serait imprimé. »<sup>56</sup>

Vu le temps que prenait le retour imprimé de son manuscrit, on conçoit que Roy ait trouvé le temps particulièrement long entre le moment où il faisait durement fonctionner sa force de travail et celui où son patron la lui rémunérait. Quand il arriva aux pages du *Capital* sur le salaire au temps et le salaire aux pièces, il se sentit

51. La Châtre à Marx le 29 décembre 1872.

52. La Châtre à Marx le 14 février 1873.

53. Lahure à La Châtre le 10 mars 1873.

54. La Châtre à Marx le 12 mars 1873.

55. La Châtre à Marx le 16 mars 1873.

56. Joseph Roy à Marx le 26 mars 1873.

57. *Ibidem.*

58. Joseph Roy à Marx le 8 mai 1873.

59. La Châtre à Marx le 9 avril 1873.

60. La Châtre à Marx le 24 décembre 1873.

61. Marx à La Châtre le 12 mai 1874.

62. La Châtre à Marx le 24 juin 1874.

vraisemblablement une âme de prolétaire exploité. De surcroît, malgré ses généreux sentiments universels pour le genre humain, La Châtre avait négligé de lui faire parvenir les séries imprimées de l'ouvrage : « Pour ce qui est de notre affaire, je ne croyais pas le moins du monde qu'il fallut se hâter, attendu que je n'ai pas encore reçu une seule série imprimée de votre ouvrage. J'étais cependant impatient d'en recevoir pour les communiquer à nombre de personnes qui m'interrogent tous les jours à ce sujet et qui feront une active propagande. Aussi ai-je été très étonné que M. La Châtre m'écrivit que mes retards faisaient tort à la vente... ».<sup>57</sup> Roy ajoutait même quelques considérations sur l'effet de ces mauvaises conditions de travail, hâchées et incertaines, sur la qualité de la traduction fournie. Ses lettres ne manquaient en général ni de dialectique, ni d'humour : « Pardonnez-moi mes exigences pécuniaires — mais vous le savez...

*magnis virtutibus obstat  
res augusta domi ».*

Je m'en aperçois tous les jours pour bien d'autres choses. Votre tout dévoué disciple ».

Quelque temps plus tard, comme il l'expliqua dans une lettre à Marx,<sup>58</sup> il tombait malade, et son travail prit encore quelques retards, accentués par des problèmes de courrier. Mais il annonçait qu'il terminerait dans les délais indiqués, promettant d'envoyer dès le surlendemain la fin de la sixième section (*Le Salaire*). Marx lui avait fait parvenir le *18 Brumaire* et la *Contribution*, (ainsi que les livraisons du *Capital*, que l'éditeur prétendait pour sa part avoir bel et bien envoyées, ajoutant que ce M. Roy paraissait « être un peu nomade ».<sup>59</sup>

Cette dernière lettre de Roy fut suivie d'un long silence de tous, interrompu seulement le 24 décembre 1873, par une lettre de La Châtre, installé à Bruxelles, qui donnait de mauvaises nouvelles des ventes et du tirage :<sup>60</sup> « La vente est nulle sur votre livre ; cela se conçoit, vu les longues interruptions qui ont existé entre les séries déjà publiées. Le tirage se fait à mille cent exemplaires, presque tous au magasin ». Cette fois, c'est Marx qui était responsable des retards. Roy avait touché le solde de son dû « en novembre ou décembre 1873 » et Marx avait tout le manuscrit de la traduction à Londres. Les raisons qu'il donne de ce retard sont doubles et complémentaires : la maladie et la nécessité de tout réécrire. Il faut en ajouter une troisième : après la parution de la deuxième édition allemande, Marx se remit au travail sur le Livre II au début de l'année 1874.<sup>61</sup> La Châtre, dont les lettres étaient un peu plus résignées que par le passé, le « relança » plusieurs fois dans des termes mesurés, lui conseillant de faire faire le travail de révision par Edouard Vaillant, Laura Lafargue ou Longuet : « A leur défaut, je vous offrirai mon concours, pour rectifier la traduction de M. Roy, qui laisse beaucoup à désirer ».<sup>62</sup> Le livre était demandé avec insistance, mais on voulait l'avoir complet. Les derniers mois durent être pénibles : au moment où le livre était sur le point de sortir, un administrateur judiciaire fut nommé par le gouvernement français pour gérer la librairie de La Châtre à Paris. Ces difficultés réaltérèrent, semble-t-il, quelques temps l'opinion de La Châtre sur la lisibilité du texte de Marx : « Votre livre continue à promener le lecteur dans des sphères au-dessus de l'intelligence du vulgaire. Je le constate avec un réel chagrin, les ouvriers français, moins instruits que les travailleurs allemands ne pourront rien assimiler de votre ouvrage. Je corrige les épreuves, je lis vos dissertations avec respect, mais sans les

comprendre. Or, jugeant que mon niveau d'intelligence est à un niveau fort ordinaire, j'en conclus que la masse des lecteurs ne comprendra pas mieux que moi vos admirables théories, si vous ne finissez pas par les traduire en langage qui soit à la portée du vulgaire... ». <sup>63</sup>

Il revint cependant sur ces propos à la veille de la parution : « Ces dernières livraisons m'ont donné une très vive satisfaction (livraisons trente six à quarante quatre) ; les ouvriers comprendront ce qui s'y trouve, ce texte est à la portée de toutes les intelligences ». <sup>64</sup> La parution fut encore retardée pour des raisons à la fois techniques et liées au mauvais vouloir de l'administrateur judiciaire. Quest (c'était son nom) l'avait promise pour la fin août. <sup>65</sup> En décembre, La Châtre constatait que c'était une « promesse de conservateur versaillais ! ». <sup>66</sup> Effectivement ! Le livre ne sortit qu'au début 1876, et à peine achevé, les libraires en sabotaient la diffusion. Lorsqu'en juin 1879, La Châtre, aministié, revint à Paris, l'un de ses premiers soins fut de s'enquérir du stock du *Capital* : « Me voilà rentré en France, gracié-amnistié, mais non repentant ni soumis. J'étais et je suis toujours l'ennemi des princes, des prêtres et des abus, l'ami des pauvres et rien de plus... ». <sup>67</sup> « Il reste encore trois cents exemplaires des dernières livraisons qui avaient été tirées à mille. On aurait donc vendu seulement six cents ou sept cents exemplaires dans une période de six ans. C'est un bien triste résultat... ». <sup>68</sup>

Dans la fin de la lettre, avec une sorte de cruauté inconsciente La Châtre annonçait à Marx qu'il se mettait à l'« édition des œuvres de Lassalle, traduites par Malon assisté d'un sien ami allemand ». <sup>70</sup> Ce fut sa dernière lettre connue à Marx.

On imagine mal ces conditions de travail aujourd'hui. Au départ des opérations, il n'était guère possible de faire des doubles qu'en recopiant. Jenny Marx s'en plaint dans ses lettres. Beaucoup de citations devaient être vérifiées par La Châtre dans les éditions originales des œuvres utilisées par Marx. Les manuscrits voyageaient ensuite entre Marx à Londres, La Châtre à San Sebastian, l'imprimerie Lahure à Paris. Tout était manuscrit.

A ces difficultés il faut ajouter toutes les préoccupations nées des derniers épisodes de la vie de la Première Internationale, auxquelles se combinèrent bientôt les ennuis de santé de Marx, et, au début du processus, la préparation de la deuxième édition.

Nous avons vu que Marx mena de front en 1882 la correction et révision de la traduction de Joseph Roy et le remaniement de la première édition allemande en vue de la deuxième édition. Ce travail de front dont les deux lignes s'entrecroisent en permanence est en partie la cause des nombreuses différences qui subsistent entre deux textes qui, en théorie, ont été écrits en même temps. <sup>69</sup> A chaque phase du processus (préparation du texte de départ pour Roy, correction des épreuves pour Meissner, correction de la traduction envoyée par Roy, correction des épreuves envoyées par l'imprimeur) Marx introduisait des changements, au grand désespoir des imprimeurs. Chez beaucoup d'auteurs, cette division du travail en phases différentes aboutirait à un grand nombre de variantes brèves. Chez Marx elle encourageait une tendance, qui n'avait pas besoin d'être encouragée, la tendance à la réécriture perpétuelle, au palimpseste. <sup>70</sup>

La version française parut donc en quarante quatre livraisons de huit pages chacunes et fut vendue en neuf cahiers (ou séries) de cinq livraisons chacun, chaque série de cinq étant illustrée d'une nouvelle vignette. Les cahiers deux à six parurent en 1873,

63. La Châtre à Marx le 15 février 1875.

64. La Châtre à Marx le 4 mai 1875.

65. La Châtre à Marx le 26 septembre 1875.

66. La Châtre à Marx le 28 décembre 1875.

67. La Châtre à Marx le 26 janvier 1871.

68. *Ibidem*.

69. Ces deux calendriers emmêlés expliquent sans doute en partie les différences nombreuses entre la version allemande des 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> éditions, d'une part, et la version française d'autre part, qui sont plus abondantes et plus substantielles dans le début du *Capital*. Mais cette différence tient sans doute pour l'essentiel au contenu même de ces premiers chapitres, qui sont ceux que Marx a le plus souvent réécrits en allemand.

70. L'introduction se poursuit par une analyse de la rédaction du *Capital* entre 1857 et 1867.

71. La Châtre à Engels le 14 février 1873, le 16 mars 1873. Voir aussi Bottigelli, *La première édition...*, pp. 15 à 19.

72. Voir Uroieva, *Une œuvre éternelle*, op. cit., pp. 148 et suiv.

73. *Ibidem*, p. 158.

les trois derniers cahiers en 1875. Le paquet de cinq livraisons (soit quarante grandes pages de deux colonnes) coûtait cinquante centimes, l'ouvrage broché cinq francs, relié six francs. Pour éviter un « dépassement », l'index des matières préparé par Marx ne put être édité.

La Châtre dut finalement renoncer à faire suivre l'ouvrage d'une biographie de Karl Marx. Il l'avait sollicitée dès le début par l'entremise de Laura Lafargue, puis était revenu à la charge en février 1873 auprès d'Engels. Celui-ci répondit que cette biographie impliquait en fait une sorte d'histoire du Parti, et que la rédaction de ce texte commencerait quand La Châtre aurait fait connaître ses conditions. Malentendu cruel ! La Châtre ne songeait pas à payer quiconque pour ce travail et répondit longuement à Engels qu'il avait une conception plus « militante » que « commerciale » de son entreprise de publication... Engels lui conseilla alors de faire usage de la biographie de Marx déjà parue dans *l'Illustration*, et, pour le reste, proposa de faire cette histoire du Parti communiste en échange de la création par La Châtre d'un hebdomadaire international que Marx dirigerait. La Châtre déclina l'offre en expliquant que c'était impossible en raison des menaces d'extradition qui pesaient sur lui.<sup>71</sup> Finalement l'ouvrage parut avec une reproduction de la lettre de Marx à La Châtre du 18 mars 1872 et un portrait gravé de l'auteur qui fit rire toute la famille. Marx y ajouta encore un bref *avis au lecteur*, daté du 28 avril 1875, qui comportait une critique indirecte du travail de Roy, derrière l'éloge de son attitude « scrupuleuse ». La Châtre lui reprocha véhémentement cet excès de zèle peu « commercial ».

Le format était le même que celui de *l'Histoire de la Révolution française* de Louis Blanc. La Châtre ne déclara pas la sortie du livre officiellement et ne l'annonça que par la voie d'un prospectus diffusé de la main à la main. En revanche il fit de la publicité pour *Le Capital* sur les couvertures de son *Histoire des Papes*. Nous avons vu que le premier tirage fut faible et sa vente très compromise. Il faut ajouter au petit millier d'exemplaires de la première édition les cinq mille exemplaires d'une réédition « pirate » de la Librairie du Progrès en 1885, qui comportait quelques variantes et un changement de date au bas de la préface allemande.<sup>72</sup>

*Le Capital* mit semble-t-il beaucoup de temps à toucher le public français, qui connaissait l'existence de la version allemande depuis que *le Courrier français* avait publié quelques extraits de la Préface (1867, n° 106), repris dans *La Liberté* de Bruxelles (1867, n° 15).<sup>73</sup>

Telles sont donc, rapidement résumées, les circonstances et conditions de parution de la première traduction française du *Capital*. Par le temps même qu'il y avait passé, il n'était pas possible qu'elle ne fût pas aux yeux de Marx l'équivalent d'une édition particulière du Livre I, une œuvre originale. On imagine ce qu'eût donné la révision par Marx de la traduction anglaise : il aurait sans doute continué de réécrire cette œuvre que depuis 1844 il ne cessait d'écrire et réécrire, et dont le premier original achevé, l'édition allemande de 1867, avait en partie connue la même genèse toujours recommencée.